

Préface

L'enseignement est fondé, depuis toujours, sur des valeurs dues à un savoir en marche continuelle et continue, et non pas sur des méthodes abstraites et arbitraires, sujettes à caution et aux modes. On ne reprochera pas aux maîtres et aux professeurs d'avoir dû les dépasser, mais on leur reconnaît la qualité d'un enseignement dont les valeurs, peut-être, ont dû être, par la suite, modifiées, surpassées... Ce que disent les Descartes et les Voltaire de leurs professeurs et de ce qu'ils leur doivent, même là où ils combattent leurs doctrines et leçons, illustre bien cet itinéraire qui se confond avec une démarche signifiant marche en direction des lendemains qui chantent, et dont le message naissant s'inscrit dès aujourd'hui dans les sillages du travail se faisant sous nos yeux et mains.

Le rôle de l'école ne saurait être défini par l'Assemblée Nationale et des directives imposées par des autorités politiques. Il a été lucidement défini par Condorcet et Ferry : l'enseignement est un correctif au réel, l'école doit s'opposer aux malaises et lésions de la société. Une société comme la nôtre qui a besoin d'une école revisitée, renouvelée, restaurée, semble vouloir ignorer la nécessité d'une restructuration de l'école ancrée dans la conscience, dans la morale et dans la responsabilité des seuls enseignants. La société les délaisse : elle ne sait plus leur reconnaître le rôle qui leur incombe. L'enseignement doit redevenir, dans la bonne tradition d'Alain et de Paul Valéry, la formation de l'esprit, et être « respirable », selon la belle formule de Victor Hugo, « au peuple tout entier ».

On n'enseigne pas n'importe quoi à n'importe qui, ce que les maîtres et professeurs enseignent est dicté par une double nécessité : celle de la diffusion d'un savoir moderne et celle de la réception de ce savoir auprès des élèves et étudiants. Aux professeurs donc de trouver l'équilibre entre les deux, le pont qui les unira. Dietrich Schwanitz et Ernst Peter Fischer dénoncent avec sarcasme le minimum de connaissances scientifiques et littéraires dans le bagage intellectuel des jeunes lycéens et étudiants, ce qui, bien entendu, ne doit pas aboutir à une abdication culturelle, mais tout au contraire à un enseignement conscient du besoin de culture et de créativité : ils supposent, tous les deux, non pas des méthodes d'enseignement sophistiquées mais des maîtres et professeurs pour qui l'actualité à enseigner n'est pas identique avec les platitudes télévisuelles, téléconfessionnelles et téléconfusionnelles. Soldat convoqué, le maître est un appelé ayant une vocation, à l'opposé d'une vedette télégénétique lisant des textes préfabriqués, esclavagistes, destinés à l'égaiement grippal et collectif de la piteuse nation accroupie devant le petit écran du salon familial.

Hermann Hofer

Avant-propos

Avec ses rêveries de visionnaire sur l'éducation, Rousseau aura influencé sa postérité bien au delà de tout ce que nos trop actuels théoriciens oseraient jamais rêver. Ce père indigne, plus ou moins contraint d'abandonner ses propres enfants à l'Assistance Publique, ce promeneur solitaire qui n'a jamais tenu la responsabilité d'une classe, cet incorrigible philosophe qui préférerait écrire des romans plutôt que de prendre les airs sérieux des savants de son temps, a marqué de son empreinte ineffaçable au moins deux siècles de réflexion, de renouvellement et d'expérimentation pédagogiques. Je ne peux me lasser de souligner la belle désinvolture de cette leçon adressée par dessus les générations à toutes les croyances naïves d'aujourd'hui en la seule efficacité réelle des entreprises prétentieusement scientifiques, dont l'influence parvient péniblement à franchir les limites des modes intellectuelles de plus d'une semaine ou deux.

Ces remarques préventives suffiront à laisser deviner mon propos et l'esprit dans lequel je l'aborde. Malgré des avancées considérables telles que l'humanité n'en avait jamais connu dans son histoire (affranchissement intellectuel des entraves à la pensée, pour commencer par le plus important, et accroissement général des richesses et des biens qu'il n'est pas question de nier, dans la mesure où nous en profitons tous), c'est peu de dire aujourd'hui que la société, et même peut-être la civilisation ne vont pas très bien. Distorsion aggravée entre riches et pauvres, pays et individus, surexploitation des hommes et de la planète, mondialisation de la bêtise télévisuelle, tendance à

l'amnésie culturelle, terrorismes absurdes au nom de valeurs antédiluviennes, rien n'annonce plus de lendemains qui chantent à l'échelle mondiale. A l'échelle occidentale, la prévision n'est guère plus optimiste : vieillissement accéléré des populations nanties au milieu des multitudes grandissantes des désespérés. Tous les équilibres semblent rompus, ou sur le point de se rompre. Et chacun sait bien qu'aux insensibles accroissements quantitatifs succèdent tôt ou tard des renouvellements qualitatifs complets. Voilà semble-t-il l'état actuel du monde : le fil du rasoir, des forces tendues à l'extrême qui n'attendent que le déclic d'une anecdote imprévisible pour tout bouleverser de fond en comble.

Fatalement l'école récupère les malaises et les tensions de la société : une société sans idée pressent probablement qu'elle est aussi sans avenir. Tout logiquement une civilisation qui saborde son institution scolaire semble incroyablement pressée de se suicider. Dans un tel contexte, on serait surpris de trouver une école florissante. Donc, l'école va mal, c'est bien la moindre des choses, et la pire des banalités du moment. Pour preuve hâtive, la multiplication des confidences désespérées des enseignants à bout de souffle et effarés de voir disparaître peu à peu tout ce en quoi ils ont cru, la langue, la culture, le savoir, etc. Dans la foulée, on complètera par les pressentiments angoissés des nouveaux enseignants pétrifiés d'incompréhension devant les exigences pour le moins opaques des Instituts voués à les former à ce métier que leurs successifs ministres de tutelle ne rêvent que de supprimer, à force de réformes incessantes qui changent tout en ne changeant rien, à moins que ce ne soit l'inverse. A ce tableau à peine esquissé, le vertige nous prend et nous laisse tellement empêtrés dans l'incompréhension la plus radicale qu'on se prend à douter qu'il soit encore temps d'y pouvoir quoi que ce soit.

Alors à quoi bon prendre la plume ? Depuis le temps qu'on dit et répète que l'école ne remplit pas son rôle, qu'elle est incapable d'atteindre ses buts et d'assumer les fonctions pour lesquelles elle a été créée, il y a en effet de quoi décourager, et bien assez pour renoncer à toute tentative, non seulement de réformation, mais même de réflexion. Hormis quelques inévitables tire-au-flanc, de ceux qui de toutes façons existent partout, y compris dans la sacro-sainte entreprise privée d'aujourd'hui, sans oublier le royaume intouchable de la politique, les enseignants s'épuisent dans des tâches de plus en plus impossibles, leurs représentants syndicaux ne représentent plus personne, leurs inspecteurs croulent sous les besognes inutiles, quand ils ne se laissent pas aller à jouer le jeu apeuré du mépris de leurs subordonnés, et surtout quoi qu'il arrive, leurs ministres ne les entendent jamais, sauf à donner publiquement l'impression qu'ils les écoutent religieusement, de préférence en périodes électorales. La vision tourne au cauchemar. Pour un peu on anticiperait sur un avenir désormais annoncé : un massif suicide collectif parachevant lamentablement l'extinction d'une profession devenue caduque.

Et pourtant, à franchir ainsi les bornes du réalisme, on finit par se demander si on ne frôle pas le réveil. Ou du moins si le cauchemar des uns ne serait pas plutôt le rêve des autres. Car à force de noircir le trait, on se prend à éprouver un affreux soupçon : et si tout cela était calculé ? et si, comme c'est la coutume, le crime profitait à quelqu'un ? Tout cela est tellement invraisemblable finalement, qu'on se dit à rebours que ce n'est pas arrivé par hasard. Posons donc les questions dans l'autre sens : et si les enseignants ne faisaient pas si mal leur travail ; mieux, et s'ils le faisaient étonnamment bien, eu égard à la pauvreté des moyens qu'on leur alloue et de la considération qu'on leur accorde ? et si l'école remplissait mieux son rôle qu'on ne pense ? Cela ne mérite-t-il pas au moins

qu'on s'interroge autrement qu'on ne fait d'habitude ? Peut-être alors pourrions-nous commencer à entrevoir que certains ont en effet intérêt à ce que tout le monde croie que l'école va mal.

Car les enseignants travaillent, et cela la plupart du temps avec une abnégation qui mérite à tout le moins d'être reconnue. Je le sais, car je les côtoie régulièrement depuis bon nombre d'années, aussi bien dans le primaire que dans le secondaire. Les légendes qui circulent encore sur l'ampleur de leurs vacances et la ténuité de leurs horaires effectifs devant leurs classe, recèlent une mauvaise foi amère. Ces mensonges ne profitent qu'à ceux qui en sont les auteurs. Beaucoup de professions aujourd'hui garantissent autant ou davantage de temps de loisir, mais autrement distribué. En revanche, pour ce qui est de la charge réelle de travail (temps de préparation et de correction inclus, que nos hypocrites économistes appellent volontiers « travail informel »... ce qui laisse entrevoir d'ailleurs qu'ils savent bien de quoi ils parlent), seuls ceux qui l'ont fait vraiment, peuvent vraiment comprendre. Toutes les soirées occupées jusqu'à des heures qui feraient pâlir les banquiers ou les chefs d'entreprise, tous les week-end largement submergés, à l'exception des quelques heures hebdomadaires que l'on s'impose de prendre encore pour soi ou pour sa famille. Sans parler des caractères très particuliers du mode de travail lui-même, dont on ne retrouve l'exigence anti-naturelle absolument nulle part. Sans vouloir ombrager personne, lorsqu'un médecin déclare travailler quinze heures par jour, il omet de préciser que ce n'est pas en continu (heureusement pour lui, et pour ses malades !) : sur un temps de consultation moyen de quinze à vingt minutes, pendant combien de temps l'attention du praticien est-elle sollicitée sans interruption ni détente ? Si on ne parlait que de cette dernière, on devrait conclure que le médecin travaille en attention soutenue environ trois fois moins que ce qu'il annonce, et

cela de façon hachée, en pointillés, ce qui lui ménage de salutaires temps de repos (déplacements, accueils, discussions, conversations, parfois bavardages...), à la fois réguliers et substantiels. Pourquoi ne passe-t-on pas ces instants-là en « travail informel » ? A l'opposé, quand l'enseignant fait sa leçon ou son cours, il ne peut ni parler d'autre chose ni penser à autre chose pendant un minimum d'une heure en continu. Et certains répètent l'effort jusqu'à six heures dans la journée... Ceux qui en doutent n'ont qu'à essayer.

Pour couronner le tout, les enseignants font aujourd'hui un travail difficile et ingrat. Difficile, parce que leur public l'est devenu, pour une multitude de raisons, qui à travers les parents et la télévision mettent de fil en aiguille toute la société sur la sellette. On en reparlera plus loin. Ingrat aussi et surtout, parce que, non contente de ne plus leur accorder le respect dû à leur tâche, toute la société semble se liguer aujourd'hui pour les accuser de tous les maux à la première occasion. Les parents, encouragés par la veulerie du système électoraliste de nos démocraties, manifestent une agressivité démesurée : si un enfant tarde à apprendre, c'est la faute de l'enseignant, on ira l'injurier à la sortie des classes. Si un enseignant perd contenance et se laisse aller à gratifier d'un juste coup de pied l'arrière-train d'un infernal trublion, on le traînera au tribunal. Et si par malheur, un enseignant prête à croire qu'il éprouve pour les enfants un penchant exagéré, sa vie professionnelle s'arrêtera là, et peut-être même sa vie tout court. Loin de moi de vouloir si peu que ce soit défendre les pires perversions, mais les bonnes âmes journalistiques qui font leurs choux gras de ce genre de pâtures, se sont-elles jamais demandé ce qui arriverait si, comme cela s'est forcément déjà produit, l'accusation avait été lancée par erreur ou par mensonge ? Il est bien prudent en effet de ne pas s'endolorir la conscience avec des angoisses aussi peu professionnelles : le scoop d'abord.

Si encore, en face de la bêtise endémique, les enseignants se sentaient encouragés et protégés par ceux qui devraient être là pour ce faire ! Les ministres craignent l'impact de la télévision, et sont presque toujours aux premières lignes des rejets et des anathèmes. On attendrait d'eux qu'ils calment, tempèrent et modèrent : ils préfèrent trop souvent la meute des aboyeurs. Les inspecteurs devraient alors combler les lacunes d'en haut et avoir à cœur de prendre d'abord la défense publique de ceux dont ils sont eux-mêmes issus. Certains ont assez de modestie et de courage pour le faire, et méritent vraiment admiration et remerciements. Mais d'autres, par souci de carrière ou par crainte de flagrant délit d'incompétence jouent le rôle exactement inverse, comme celui que j'entendais récemment confier à son entourage de pairs que les nouveaux titulaires, après trois ou quatre années de tentatives audacieuses pour introduire de nouvelles méthodes dans les écoles, s'épuisent, puis renoncent, et frileusement rentrent « dans les pantoufles » de leurs prédécesseurs usés.

Ce genre de réflexion m'est devenu tellement intolérable qu'il doit bien être quelque part la cause occasionnelle qui m'aura poussé à entreprendre le présent travail. Qu'on veuille démanteler un service public qui a pourtant rendu à la nation un service socialement considérable, qu'on rêve de le régionaliser pour quelque motif, d'ailleurs bien visible, que ce soit, qu'on souhaite même très secrètement sa privatisation pure et simple pour des raisons tout aussi évidentes, j'ai presque envie de dire ici que, si ça n'est pas mon vœu, ça n'est pas non plus mon affaire. Sans doute les dés sont-ils jetés, et peut-être n'y a-t-il plus rien à faire pour empêcher le recul culturel et politique que cela provoquera, mais du moins dans la perspective d'un court terme totalement immédiat, je voudrais qu'on cesse au moins de salir ceux qu'on casse. Minimum de respect exigible, à tout le moins cessons de mentir effrontément ? Supprimez donc, Messieurs les Politiques, si cela vous

chante pour mieux plaire à vos amis financiers, mais n'ajoutez pas l'injure à l'injustice ! Et vous, qui devriez défendre vos propres subordonnés, cessez d'abord de les mépriser en croyant ainsi sourire à vos supérieurs ! Contre les orchestrations sourdement ou lourdement médiatisées, il faut oser dire que beaucoup d'enseignants aujourd'hui connaissent des conditions de travail plus que difficiles et parfois proprement scandaleuses : payer de sa propre poche les matériaux, ou même les matériels, qu'on met à la disposition de ses élèves, travailler continuellement sous le fardeau de besognes pédagogico-administratives écrasantes, injustifiées et absurdes, garder sa foi dans sa tâche sous la menace annuelle des suppressions de postes, dans tous les cas voir son temps personnel absorbé au point de miner sa vie de famille la plus personnelle, voilà des façons de travailler aujourd'hui généralisées. Et si pour préserver ce qui peut encore l'être, tel ou tel trouve le moyen d'épargner un peu de son temps et de sa peine en « rentrant dans les pantoufles de ses prédécesseurs », je voudrais bien savoir qui oserait encore le lui reprocher. A plus forte raison, quand un jeune titulaire découvre à ses frais qu'une méthode nouvelle portée par la mode universitaire, engendre des catastrophes collectives dès qu'on s'avise de l'imposer à la prosaïque quotidienneté d'une classe...

Toutes ces raisons accumulées m'amènent donc à parler. La première de toutes m'oblige même, à la façon d'un impératif parfaitement catégorique, à prendre la défense des enseignants du terrain. Nos ministres ignorent-ils donc encore à quel point il est devenu difficile de faire ce métier d'abord dans les collèges, puis dans les lycées professionnels, de façon plus récente dans les écoles primaires, et même désormais dans les universités ? Laxisme social et pénurie économique font de lourds dégâts en forme de tache d'huile. Et comme il est impossible que nos dirigeants méconnaissent à ce point ce qui se passe à leurs

pieds, on finit par se dire que peut-être cette dégradation les arrange... Les inspecteurs, surtout ceux du primaire, ne sont-ils pas, de par leur choix professionnel particulièrement bien placés pour tous connaître les douleurs de ce métier qu'ils ont fui, sans doute pour des raisons diverses, mais tous forcément par déception du terrain ? Je me rappelle avec rage ce Doyen d'Inspection Générale qui m'avouait en aparté avoir perdu depuis trop longtemps le contact avec les élèves pour se sentir encore capable de venir leur faire à ma demande une conférence de son choix. Pourtant, intéresser un auditoire pendant une heure ou deux, le premier venu sait le faire. Mais intéresser une classe, six heures par jour pendant un an, c'est un autre exploit !

Seconde raison déterminante pour moi, et que je ressens d'une manière de plus en plus urgente, chercher à comprendre et à mettre à jour les racines des erreurs commises dans la politique éducative de ces dernières décennies au moins. Dénoncer l'appauvrissement linguistique et culturel de l'enseignement à tous les niveaux, s'irriter des travers puérils des Instituts de formation des maîtres, c'est bien et c'est nécessaire. Il fallait le faire, beaucoup l'ont fait, souvent avec justesse, parfois avec bonheur. Mais ça ne suffit pas. Je veux comprendre, ou du moins chercher. Car il y a une rationalité par là dessous, du moins je m'obstine à le penser, et j'enrage souvent du silence de ceux qui savent ou qui devraient savoir, sur des erreurs, des mécompréhensions, des déformations, des vulgarisations et des caricatures qui sont trop répandues et depuis trop longtemps. C'est seulement en montrant patiemment d'où elles viennent, à quels espoirs, souvent généreux d'ailleurs, elles voulaient répondre, quelles intentions presque toujours parfaitement louables elles prétendaient servir, qu'on peut espérer sinon y mettre un terme, ce qui serait bien naïf étant donné qu'on se garde de nous faire partager la charge des décisions, du moins appe-